Document généré le 18 avr. 2024 21:54

Recherches sociographiques

Anne GILBERT, *Espaces franco-ontariens, essai* ; Roger BERNARD, *Le Canada français : entre mythe et utopie*

Dean Louder

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057334ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057334ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Louder, D. (2000). Compte rendu de [Anne GILBERT, *Espaces franco-ontariens, essai* ; Roger BERNARD, *Le Canada français : entre mythe et utopie*]. *Recherches sociographiques*, *41*(1), 111–113. https://doi.org/10.7202/057334ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

même si je n'en partage pas nécessairement toutes les conclusions. Dommage que des imprécisions et des inexactitudes viennent ternir les qualités d'ensemble de cet ouvrage !

Réjean PELLETIER

Département de science politique,
Université Laval.

Anne GILBERT, *Espaces franco-ontariens, essai*, Ottawa, Les Éditions du Nordir, 1999, 198 p.

Roger BERNARD, *Le Canada français : entre mythe et utopie*, Ottawa, Les Éditions du Nordir, 1998, 238 p.

Dans un article portant sur le concept d'« Amérique française » publié dans *Recherches sociographiques* (XXXIX, 1, 1998 : 103-120), Anne Gilbert attribuait aux géographes de l'Université Laval, « plus qu'on ne le pense », la responsabilité d'avoir fait renaître ces dernières années, « un objet de recherche oublié » et d'avoir à nouveau fait de l'Amérique française « un terrain de recherche en sciences sociales ». Si elle a raison, les géographes de Laval ne peuvent que s'en réjouir, surtout au vu de la quantité et de la qualité des travaux dans le domaine ces derniers temps, notamment ces deux ouvrages de Gilbert et Bernard, synthèses de travaux de longue haleine réalisés par deux professeurs de l'Université d'Ottawa, l'une géographe, l'autre sociologue.

De toutes les îles de l'Archipel francophone d'Amérique du Nord, hormis le Québec, c'est celle de l'Ontario qui aurait dû être la mieux connue. Elle est de loin la plus grande, comptant deux fois plus d'habitants d'expression française que la communauté acadienne du Nouveau-Brunswick, son plus proche concurrent. Sans doute en raison de leur histoire plus dramatique, leurs origines très distinctes de celles du Canada français, leur présence plus visible dans les provinces Maritimes et une langue plus colorée, les Acadiens ont eu droit à un traitement, sinon meilleur au moins plus substantiel, par les chercheurs, journalistes et médias d'information. La situation commence-t-elle à changer ? À voir tout l'émoi engendré par l'annonce de fermeture de l'Hôpital Montfort et la parution des travaux de Gilbert et Bernard, on serait porté à le croire.

Dans *Espaces franco-ontariens*, Anne Gilbert rend les choses très claires. Dès le départ, elle met en doute l'idée d'île franco-ontarienne. L'Ontario français n'est pas une île ! Il est lui-même un archipel comportant plusieurs îlots de grosseur et de force inégales et affichant des identités de plus en plus variées et complexes. Cherchant à démystifier la géographie de l'Ontario français, Gilbert procède systématiquement passant de macro à micro-échelle, du général au particulier, de la province à la région puis au local. Il s'agit d'une leçon magistrale en géographie

régionale qui permet à l'auteure d'introduire les notions d'« espace de communications », de « lieux et réseaux », de « territorialité et localité »... Elle scrute les processus d'urbanisation, d'étalement urbain et d'immigration qui ont fait basculer les rapports traditionnels entre minorité et majorité dans certains bastions de la francophonie ontarienne (Vanier, Orléans). Par contre, à Toronto, l'immigration apporte des éléments nouveaux et soulève le défi d'une francophonie ontarienne multiculturelle. Le cas de Kingston, comme plusieurs autres, brille par son absence dans l'analyse des espaces franco-ontariens. Cette ville aurait mérité un meilleur sort étant donné ses nouvelles infrastructures scolaire et communautaire mises, depuis peu, au service d'une population francophone participant largement à la vie institutionnelle de Kingston (système pénal, Collège royal militaire, Université Queen's). Si la couverture des communautés n'est que partielle, Gilbert compense en offrant des outils d'analyse puissants, par exemple, une version plus élaborée de la typologie des communautés franco-ontariennes proposée en 1991 par la Fédération des jeunes Canadiens français : 1) communautés de vie française ; 2) milieux de vie mixte ; 3) cellules françaises minoritaires.

Espaces franco-ontariens est agréable à l'œil, plaisant à lire. Le beau tableau de la couverture, « Ville en croissance » de Pierre Huot, incite à ouvrir le livre. En tournant les pages, on se régale d'un texte bien aéré, de nombreuses cartes géographiques, de tableaux en quantité raisonnable et clairement disposés.

Le Canada français : entre mythe et utopie ne présente pas le même attrait visuel. Terne et austère d'apparence, il ne comporte aucune carte, aucun graphique, aucun tableau. Que du texte ! On apprend en lisant les notes au lecteur que les tableaux et graphiques ont été omis dans le but d'alléger le texte et le rendre plus littéraire, que le lecteur pourra les retrouver dans les textes originaux. Oui, tout ce qui est dit dans *Le Canada français : entre mythe et utopie* a déjà été publié. D'ailleurs, c'est le grand atout de cet ouvrage. Il nous présente en relativement peu de pages la pensée complète de son auteur que d'aucuns reconnaissent comme l'autorité ultime en ce qui concerne l'assimilation linguistique des Franco-Ontariens et, par ricochet, des autres Franco-Canadiens.

Ce qu'on apprécie en lisant Bernard, c'est son intensité, sa rigueur, ses prises de position, son esprit bagarreur :

> Procéder à un bilan critique est probablement une entreprise périlleuse qui risque de décupler le nombre de mes détracteurs : ceux-ci n'hésiteront pas à relancer l'attaque. Ce sera de bonne guerre ! Du choc des idées, des idéologies et des clans, surgiront sûrement des problématiques nouvelles qui alimenteront les recherches des jeunes chercheurs. Assez de complaisance et de courbettes ! Redressons-nous ! L'heure est aux défis, des défis méthodologiques et intellectuels. (P. 9.)

Ce qu'on aime moins, surtout si on fait partie du monde associatif ou si on est de «religion » fédéraliste, c'est son pessimisme, son défaitisme, son manque de foi en un Canada où la dualité règne. À tire d'exemples :

> Ce fut un beau rêve, celui d'un Canada français à l'intérieur d'un pays bilingue et biculturel. Malheureusement, le Canada français demeure à ce jour un pays mythique. Juridiquement, politiquement et constitutionnellement, il n'a jamais existé... Or si le

> Canada est officiellement un pays bilingue, il est effectivement, dans la vie de tous les jours, un pays de langue anglaise et de culture anglo-saxonne. Dans ce contexte, le Canada français ne verra jamais le jour ; c'est un projet impossible, une utopie. (P. 212.)
>
> La fragilité du Canada français illustre bien la précarité du Canada. Si le Canada français s'éteint, le Canada dépérit. Il ne disparaîtra par pour autant, mais il devra se redéfinir en confirmant la thèse des nationalistes québécois à l'effet que l'expérience canadienne est une véritable impasse pour la francophonie, à la fois un mythe et une utopie. (P. 24.)
>
> [...] la seule dualité réelle est celle d'un Canada anglais et d'un Québec français. (P. 20.)

Il y a quelque chose d'incongru dans ce volume : au chapitre 11, l'auteur nous livre la recette, « les grands principes », pour réaliser ce qu'il avoue être l'impossible (assurer la vitalité linguistique et culturelle des francophones au Canada). L'incongruité, on la ressent également dans son utilisation du terme Canadien-Français, avec trait d'union et F majuscule. Dans une autre note au lecteur, Bernard informe qu'à son avis « les "Canadiens-Français" formaient un peuple, une nation avant l'éclatement du Canada français et qu'ils s'identifiaient comme des "Canadiens-Français" et non comme des "Canadiens français" (Canadiens d'origine française) ». Bien d'accord et Jean Morisset l'est aussi (*Identité usurpée*, Montréal, Nouvelle optique, 1985), mais à ce moment-là, pourquoi ne pas faire comme ce dernier et utiliser tout simplement « Canadien », nom qui, selon lui, a été usurpé et anglicisé par l'Autre ?

La consultation des bibliographies de ces deux ouvrages sème une petite inquiétude sur la transdisciplinarité. Les deux auteurs, peut-être ceux qui ont le plus écrit sur l'Ontario français contemporain, ne se citent que très peu l'un et l'autre. Le cloisonnement disciplinaire et intellectuel est-il encore fort à ce point-là ?

Ces deux ouvrages, néanmoins, si similaires quant à l'objet de recherche et si différents par la conception, l'approche et le ton, se complètent bien. Les utiliser comme lectures de base lors d'un séminaire de maîtrise en géographie culturelle, anthropologie sociale, sociologie des minorités linguistiques ou même en science politique pourrait donner des résultats fructueux.

Dean LOUDER

Département de géographie,
Université Laval.

Sally ROSS et J. Alphonse DEVEAU, *Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse, hier et aujourd'hui*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1995, 293 p.

Alphonse Deveau et Sally Ross, dans *Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse, hier et aujourd'hui*, proposent à la fois une synthèse de l'histoire des Acadiens de la plus